

LES PIERRES RETOURNEES

*Souvenirs d'un petit parisien tombé sous le charme d'Enez Veur...et qui ne s'en est jamais remis.
(1952- nos jours)*

« La mer est salée parce qu'il y a des morues dedans. Et si elle ne déborde pas, c'est parce que la providence, dans sa sagesse, y a placé aussi des éponges »

Alphonse Allais

Prologue

Petit parisien du 20^{ème} arrondissement, c'est à l'âge de huit ans que j'ai découvert la mer et l'Ile Grande.

Dans les années 50 les vacances scolaires duraient près de trois mois. Les parents de Bernard, mon meilleur copain d'école, louaient à l'Ile Grande une maison chez l'habitant pour la durée de l'été et souhaitaient emmener un compagnon pour leur fils. Comme pour toutes les familles modestes de l'après guerre, il n'était question ni de voitures, ni de mobylettes. Aussi mon copain et moi étions libres de parcourir l'Ile en tout sens du matin jusqu'au soir puisque nous ne risquions pas d'en sortir...

Nous vagabondions à travers l'Ile Grande en toute liberté comme les innombrables petits chiens qui semblaient la peupler. A l'époque, Enez Veur aurait pu aussi bien s'appeler l'Ile aux Chiens. La vedette d'entre eux était un petit roquet noir et blanc, amputé d'une patte, mais qui surmontait allègrement son handicap et a fort bien survécu de longues années ! Ces animaux n'appartenaient à personne en particulier ; c'est dire qu'ils appartenaient à tout le monde.

Le père de mon copain était André Bonnet, inspecteur de police en retraite et fou de pêche. Jusque dans les années 90, bon nombre d'Ile-Grandais ont pu connaître, ne fut-ce que de vue, cet homme vif, sec, agile et musclé. Il traquait le poisson et le crustacé avec une intuition et une habileté hors du commun, comme il l'avait fait naguère des petits délinquants surpris "in flagranti".



Silhouette familière d'André Bonnet partant mouiller un casier à bord de son bateau "Dédé 1er" (1986).

C'est lui qui me fit observer la différence entre l'avvers et le revers des pierres qui jonchent l'estran à marée basse. Du côté visible le granit, un peu oxydé, est beige et plus ou moins recouvert de balanes ; un éventuel pied de fucus conserve un peu de fraîcheur pour des berniques obstinément accrochées. Mais, une fois soulevée, la pierre révèle un monde tout différent. Une fine couche de concrétions, secrètement vivantes, constituée d'algues microscopiques imprégnées de calcaire arbore des nuances qui vont du rose au bleu pâle. Lointaine et humble cousine des coraux, elle protège, sous son couvert, crabes, bigorneaux, larves et animalcules de toutes espèces. De ce jour, *j'acceptai comme une évidence la leçon de toujours replacer les pierres retournées dans leur position initiale afin que ce microscopique univers ne soit pas déserté par ses habitants mais puisse, au contraire, se repeupler en accueillant de nouveaux hôtes.*

Vingt-cinq ans plus tard, je transmettais la leçon aux garçons qui venaient voir dans les rochers aborder, de retour d'une plongée, l' "homme-grenouille", comme ils m'appelaient. Encore une autre vingtaine d'années de plus, et je rencontrai sur la plage un jeune papa. – "Vous ne pouvez pas me reconnaître, me dit-il, mais je faisais partie de ceux qui vous attendaient au retour de vos plongées. Aujourd'hui, moi aussi j'apprends à mon fils à remettre les pierres à l'endroit !" .

Pêche "sportive"

Roi de la débrouille, Monsieur Bonnet bricolait sans relâche un matériel de pêche d'une extrême simplicité à l'épreuve des marées et des déferlantes. Quelques mètres de très gros bambou, d'un seul tenant, une grosse bobine de bois pour tout moulinet sans aucun mécanisme, peut-être deux cents mètres de nylon triple brin tressé avec, comme lest, une bonne longueur de tuyau de plomb récupéré et travaillé au marteau. L'extrême rusticité de son matériel était justifiée par ses lieux de pêche : dans le ressac à la pointe de Kastel Erek ou celle de Morvil à marée montante et jusqu'à la submersion ; ou encore enfermé pour une marée entière au sommet du grand rocher du Corbeau qui domine le mer de 15m...



Accueil, au retour de la pêche, d'André Bonnet qui n'avait pris ce jour là qu'une "petite" vieille. (1953)

Les prises étaient à la mesure des efforts déployés : bars, lieus, vieilles. Je l'ai même vu sortir ainsi au bout de sa canne un congre de 22 livres : le pêcheur était un grand sportif ! Une photo, hélas perdue, le montrait tenant l'animal par les ouïes à bout de bras levé tandis qu'une grande partie de la queue de l'animal traînait encore sur le sol.

La pêche était précédée par une corvée obligée : la récolte des vers sur la grève qui s'étend à droite de Pors Gelen, entre l'île d'Aval et Landrellec. La "cinquième lombarde" souffrait à fouiller le sable (à la fourche ; une bêche aurait risqué de couper les vers en deux !) pour y dénicher arénicoles et néréides. Les premiers attractifs par leur odeur, les seconds par leurs mouvements agités. Une denrée rare, disparue depuis de nos grèves, était le crabe mou qui protégeait sa mue sous les pierres pendant sa période de grande vulnérabilité. Les vieilles n'y résistaient pas !

La pêche "miraculeuse" était quotidienne, sans GPS ni sonar !

Prolongement de la pêche "sportive", la pose de lignes de fonds dormantes offrait également l'occasion de belles prises. Une dizaine de bas de ligne étaient noués sur un solide cordage tendu et amarré aux rochers de part et d'autre des belles mares que l'on peut voir à marée basse aux pieds du Corbeau. La ligne, recouverte à marée haute par une dizaine de mètres d'eau, attirait les grosses bêtes qui ne montent pour ainsi dire jamais en surface. Les bas de lignes égalaient en fil d'acier et montés sur émerillons. Même les congres y usaient leurs dents. Une fois hameçonnées, les prises disposaient de la durée d'une marée pour tenter l'évasion...mais lorsqu'ils y parvenaient, il était souvent trop tard, car la mer ayant baissé, ils se retrouvaient piégés dans le bel aquarium que formait la mare. A. Bonnet a ainsi, un jour, plongé dans l'eau jusqu'à la poitrine, pour achever au corps à corps et à l'Opinel un congre (encore !) de belle taille qui s'était quand même détaché !

Pêche à pied

Au Corbeau, à la passe de Toul ar Staon, derrière Agathon, à Losket, s'étendait à marée basse un monde d'apparence lunaire où nous disparaissions pratiquement dans les anfractuosités des roches. L'araignée de mer était embusquée dans les champs de grandes laminaires, pour notre plus grand bonheur. Passer la main sous une roche ou dans un trou, sous l'eau, sans rien voir, pour détecter à tâtons le bel ormeau dont on se régalerait, demandait un peu de courage. Pas facile non plus de le détacher ; il fallait jouer de la surprise, sinon l'animal doté d'un puissant suçoir devenait indéracinable. Parfois, une abondance de coquilles brisées à l'entrée d'un trou trahissait la présence possible d'un poulpe qui l'avait habité. Était-il encore présent ? Le courage consistait alors à se laisser, toujours sans rien voir, enlacer l'avant-bras, puis, lorsque ses ventouses étaient bien accrochées, tirer d'un coup sec l'animal hors de son habitat ! Déposé dans une mare au creux d'un rocher, nous l'observions cracher son encre et déployer l'art de son étonnant mimétisme qui lui permettait de changer et de couleur et de motifs en fonction du couvert du fond de la mare. Il y avait aussi, pour le décor, de belles étoiles de mer, de formes et de coloris variés.

Dès cette première année à l'île Grande, j'ai compris la raison pour laquelle les maisons de pêcheurs ont toujours au moins une marche de

pierre sur leur seuil. C'est l'accessoire indispensable pour attendrir à grands coups de gourdin le pied des ormeaux et les tentacules des poulpes avant dégustation ! Mes papilles frémissent encore des fragrances de laurier, de poivre et de citron répandues par les court-bouillons que Madame Bonnet tenait prêts en permanence à accueillir les crustacés de nos pêches. Les poissons étaient accommodés tout simplement passés au four, avec quelques herbes et un filet de cidre ou de vin blanc.

Nous nous nous déplaçons sur le chaos rocheux en courant à grandes enjambées et en sautant d'un rocher à l'autre. Pour des raisons économiques dues aux temps encore difficiles d'alors, mais aussi pour des raisons pratiques, nous étions chaussés d'espadrilles de toile à semelle de corde. Vite sèches une fois mouillées, faciles à remplacer, elles étaient parfaitement antidérapantes et même sur la redoutable "mousse verte" elles ne glissaient pas. Elles étaient peu élégantes, mais bien meilleur marché et infiniment mieux adaptées à notre usage que ne le sont les baskets modernes.

En apparence moins sportive, la pêche à la grève, sollicitait aussi "la cinquième lombaire". Les tout premiers dépliant touristiques, encore fort rudimentaires à cette époque, indiquaient les champs de pêche. A Saint-Sauveur, du côté de la tourelle, étaient les palourdes et les couteaux. Rien n'égalait le talent de ces vieilles femmes en sabots et tout de noir vêtues qui arpentaient, solitaires, l'étendue de sable ; leurs mains dans le dos tenaient comme unique instrument de pêche un vieux manche de cuillère...Pliées en deux, le torse et les jambes à angle droit, leurs yeux scrutaient la surface du sable à la recherche des deux petits trous trahissant le mollusque; la cuiller s'enfonçait d'un geste sûr et en un éclair une belle palourde jaillissait comme par miracle pour disparaître immédiatement dans un petit sac de toile. Remarquable économie de moyens et de mouvements et admirable respect de l'environnement !

Les couteaux, moins recherchés, restaient l'apanage des enfants qui les dupaient en leur faisant croire que la marée montait après avoir égrené un peu de gros sel à l'entrée de leur trou. Après un délai variable de 10 s à une minute, le sable semblait devenir mouvant et l'animal jaillissait soudain, tout droit, hors de sa cachette. Imparable. Mais inutile de tenter l'expérience s'il y avait du vent. Le

couteau n'est pas si stupide qu'on pense : il sait fort bien que le vent ne souffle pas sous l'eau !

La grande grève qui, passant au large de Toëno, s'étend en remontant vers Trébeurden, regorgeait de coques. Plus loin, vers la plage du Goas Trez, le sable prenait une couleur rosâtre, les grains se faisaient plus gros. C'était le royaume des praires, sacrées Reines des Bivalves par les gastronomes, surtout lorsqu'elles sont accommodées d'un petit beurre d'ail et de persil....

L'estran de sable et de roches n'était nullement le monde du silence qu'on trouve aujourd'hui. A mesure qu'on avançait, même à pas mesurés, on pouvait entendre des grincements suspects, des frottements rocailleux. Des vies s'agitaient sous les pierres, rampaient et se mettaient sur la défensive : crabes verts ou rouges, (en réalité la même espèce, mais les rouges sont plus âgés, plus charnus et étaient seuls consommés).

Le port.

Nous fréquentions peu le quartier du port Saint Sauveur. Du reste les échanges directs entre Pors Gelen et Saint-Sauveur ne sont pas aisés. La route terrestre est longue et pour de petites embarcations, la communication par mer implique un vaste détour par les redoutables Peignes.

Pourtant nous embarquions parfois au port pour une expédition familiale à l'Ile Molène. Il fallait se lever de très bon matin car nous prenions le large dès avant le lever du soleil avec des marins pêcheurs qui nous déposaient sur l'Ile en passant et nous reprenaient le soir, nos bourriches en général débordantes, car les roches de Molène, inaccessibles à pied sec, étaient évidemment peu fréquentées. Molène, alors, avait fière allure. Sa dune de sable blanc évoquait la silhouette du Fuji Yama et était reconnaissable de très loin. Rien à voir avec le pauvre tas de sable qu'ont laissé les générations de vacanciers amateurs de glisse destructrice.

Autres pêches

Il existait enfin d'autres formes de pêche que j'ai connues et pratiquées à un âge plus avancé : la traîne, la pose de casiers et la chasse sous-marine.

Cette dernière n'est mentionnée que parce qu'elle m'a permis de mesurer l'inexorable dégradation de

la vie sur nos côtes. Modeste plongeur en apnée, vêtu d'une solide combinaison "peau de requin", ces chasses se déroulaient dans 5 à 6 mètres de fond tout au plus. Le plus clair du temps était passé au tuba, en surface, entre deux eaux, à explorer les alentours.



Retour de plongée (1984)

Le bar, rencontré en pleine eau, était encore plus stupéfait que le plongeur. La plus remarquable silhouette était celle du lieu jaune, le plus souvent presque immobile, comme en lévitation à quelques mètres au dessus du fond. En contre-jour le profil de sa queue et de ses dorsales évoque les contours du Nautilus du Capitaine Nemo.

La plus vive surprise me fut offerte de retour de chasse. Alors que j'approchais lentement du bord rocheux dans très peu d'eau j'entendis dans l'eau tiède d'étranges craquements, comme du papier froissé. La cause en était une douzaine de Vieilles, de toutes tailles et de toutes couleurs qui broutaient paisiblement les algues vertes sur les rochers et croquaient les balanes ! Qui a vu de près la denture et les lèvres d'une grosse vieille comprend qu'elles sont parfaitement adaptées à ces nourritures. J'ai cessé la plongée vers 2000. Ces spectacles avaient déjà disparu depuis longtemps...

Pour gagner mes lieux de plongée (derrière Morvil ou près de Goulmédec), j'acquis enfin un petit pneumatique "Bombard" rouge. Il était si petit que, de retour d'un séjour au Québec, je l'avais baptisé "Maringouin", ce qui, là-bas, désigne une sorte de "gros moustique".

La chance de disposer d'un petit bateau permettait également deux activités liées l'une à l'autre : la pêche du maquereau à la traîne et la pose d'un casier. Les maquereaux, pris en allant vers le large,

laissaient entrevoir la promesse d'une alléchante marinade. Les têtes servaient à appâter le casier qu'on allait ensuite relever et réamorcer pour la marée suivante. Au fil des temps, les "petits bleus", même les araignées, sont devenues des raretés, voire des curiosités...du moins pour le petit pêcheur.



Baptême de "Maringouin" dans le jardin de Kichen ar Mor. La marraine est Jeanne Brinterc'h. (Juillet 1986).

Trois années de suite, j'eus une compagnie inattendue pendant mes sorties. Surgissant de nulle part, un goéland atterrissait soudain sur le nez de Maringouin qu'il reconnaissait de loin, sans doute à sa couleur et à l'attrait des reflets argentés des poissons traînés dans le sillage.



Clémentine, perchée sur le nez de Maringouin, au prises avec une queue de maquereau.

Je l'ai appelée "Clémentine", mon inconscient m'ayant convaincu qu'il serait plus poétique s'il s'agissait d'une "goélande". Avec un peu de patience, je l'ai habituée à accepter les têtes et les queues des maquereaux offertes à la main ! Ces animaux sont, certes, charognards, mais ne se laissent cependant pas si facilement approcher.

Clémentine est le seul goéland qui se soit jamais posé sur Maringouin. Elle me fut fidèle pendant trois ans; je suis certain qu'il s'agissait d'elle, car elle portait une sévère cicatrice à la patte gauche. Ô, my darling Clementine...!

Plages

Nous ne fréquentions guère la plage de Saint-Sauveur ou la grève de Toul Enez, à sec la plupart du temps, que pour nous rendre à Agathon (Canton!) et Losket.

Pors Gwenn, bien encaissée en contre-bas de landes de fougères grand-aigle et d'ajoncs, bordée à sa gauche par une pinède et à sa droite par le chemin creux en surplomb avec vue sur le Corbeau, est, à mon avis, la plus belle et la plus pittoresque des plages de l'île. Son drame est qu'elle qu'elle est "mal pavée". Les baigneurs craignent de s'y blesser les pieds...les bateaux ne peuvent guère mouiller avec cet amas rocheux au beau milieu de la baie. Ouvrant au Nord, elle n'est pas aussi protégée du vent que Pors Gelen, regardant le Nord-est l'est (mal) par Morvil.

Ce risque n'existait certes pas à Toul Gwenn ! Ici, ni méchants cailloux ni vase mais du beau sable bien blanc...avec aussi, très peu d'eau ! Un fond plat et rarement plus d'un mètre d'eau. L'eau y est souvent tiède lorsqu'à marée montante, elle se réchauffe en recouvrant un sable exposé au soleil depuis une marée. C'est la plage idéale pour les bébés. Juste en face de la plage l'île d'Aval décore l'horizon mais cache Landrellec. La légende y fait reposer le roi Arthur. Alors encore sauvage et inhabitée, ce n'était qu'une lande d'ajoncs où les garnements d'une douzaine d'année que nous étions se laissaient enfermer pendant toute une marée pour y fumer les premières cigarettes à l'abri des regards réprobatifs,

Les nuits de pleine lune, la vaste grève de Toul Gwenn donnait lieu à une pêche inhabituelle qui ravissait les enfants. Pleine Lune signifie bien sûr marée de vive eau. Or, dans les deux heures qui encadrent la mi-marée, c'est une masse d'eau considérable (précisément la moitié de toute l'eau que la marée charie en 6 heures) poussée par un flot puissant qui s'engouffre pour emplir la baie. Les lançons s'y retrouvaient piégés par bancs entiers. A marée descendante, selon leur habitude, ils s'enfonçaient dans le sable pour attendre le retour du flot. Il fallait alors venir de nuit, et gratter

le sable avec une simple griffe, pour voir jaillir, éclairs argentés sous le rayon de lune, des centaines de poissons qu'il suffisait de ramasser à la main.

Mais LA plage par excellence était déjà Pors Gelen. On y parvenait par la petite route qui forme un coude à 90° à l'endroit où débouche le sentier de Toul Gwenn. Le vieux corps de ferme si pittoresque existe toujours dans le virage. C'était ensuite, en ligne droite, la voie vers la mer. A gauche, la lande d'ajoncs descendait des 4 Vents pour venir mourir doucement sur le chemin. A droite, une sorte de pâturage où, des années durant, on pouvait voir un brave cheval et la margelle en pierre sèche d'un puits. Au fil des ans, tout cela a cédé la place aux lotissements que l'on voit aujourd'hui. Sans commentaire.

C'est à Pors Gelen que nous avons tous appris à nager. La plage était bordée de landes herbeuses dans lesquelles, enfants, nous creusions hâtivement un trou provisoire, cabine improvisée, le temps de changer nos maillots de bain.

La plage descend en pente assez rapide vers, puis sous la mer. Carriers et marins pêcheurs avaient aménagé, à droite et à gauche, deux cales rudimentaires en y entassant de gros rochers. Cales "en pierres sèches" aurait-on pu dire en plaisantant, si l'on faisait abstraction de la marée qui les submergeait deux fois par jour. Mais elles recelaient des trésors. On y trouvait, abrités sous les roches, des tourteaux bien gras repus des déchets de pêche des marins. Imaginez : nous allions à la plage pour nous baigner et nous rentrions à la maison avec le dîner !

Il y avait aussi, dans ces cales, abondance de "touilles", (plus scientifiquement de gobies).



Une "touille"

Grosse tête et corps petit, mais nageoires dorsale et anale épineuses capable de vous ensanglanter la main. Les touilles survivaient sans difficulté à l'émersion d'une marée. Leurs pectorales pointant vers l'avant, semblaient indiquer que l'ADN de l'espèce s'apprêtait à les transformer en pattes dans les quelques millions d'années à venir. Elles n'étaient pas comestibles, mais leur résistance et leur agitation en faisaient des leurres pour la pêche. Pour les attraper, un simple bigorneau décoquillé noué au bout d'une ficelle que l'on "dandinait" devant les trous. Hameçon inutile : quand une touille avait avalé un appât, elle ne le relâchait jamais.

Adieu tourteaux, adieu touilles de Pros Gelen. Marées noires, base nautique et tourisme ont eu raison de vous. Non qu'on doive, par principe, opposer les uns aux autres : c'est autre chose. A chacun de décider dans quel monde il souhaite vivre.

Laisses de mer.

Après chaque forte marée de pleine et nouvelle lune, les vagues abandonnent sur le rivage ces "laisses de mer", où se mêlent algues mortes et débris variés. Si l'on excepte les boules de verre, flotteurs décrochés des filets des marins pêcheurs et très prisés comme décoration, (c'était avant l'invention du polystyrène !) on n'y rencontrait guère que des morceaux de filets et des bouts. Mais, parcourant le rivage, il était possible de constituer de véritables collections naturalistes. Les laisses de mer différaient d'une grève à l'autre, en raison de leur exposition au large et au vent.



Exemple typique de laisses de mer.

A droite du pont, tout au long de Toul Gwenn se ramassaient surtout des littorines (nous disions indistinctement "bigorneaux") de toutes les couleurs : blanches, jaunes, rouges dont on fabriquait des colliers pour nos mères ou pour les

filles. Plus précieuses, car plus rares, apportées par d'incertains courants chauds venus d'autres latitudes, les porcelaines (ou grains de café) étaient très recherchées.

A gauche du pont, on trouvait sur une grève un peu vaseuse des galets roses, des schistes noirs ou verts et, parfois, des améthystes. Ces minéraux ne sont pas indigènes. Il ont été probablement apportés par les marins qui mouillaient à Pors ar Bago et se débarrassaient sur place des pierres chargées comme lest à leur port d'origine. Quelques géodes ont ainsi voyagé pour notre plus grand bonheur.

Sur Agathon on récoltait en abondance des os de seiche que nous rapportions à Paris pour les canaris de nos grand-mères. Des carapaces de crabe, vidées mais intactes, avaient pris de leur long séjour dans l'eau de mer, des colorations nacrées blanches, roses, violacées. Elles ne demandaient qu'un coup de vernis au pinceau pour se stabiliser et devenir des momies très décoratives... On trouvait enfin ce qu'on appelait "des diables", étranges sacs rectangulaires vert-brunâtres, cornés mais souples et munis aux angles de longues vrilles pour s'accrocher aux laminaires. Il s'agissait d'œufs de roussette (2 vrilles) ou de raie (4 vrilles).

Les laisses de mer comportaient forcément pas mal de goémon. On verra plus loin l'usage qui en était fait.

A l'encontre des laisses apportées naturellement par la mer, les épaves, elles, sont abandonnées par les hommes.

La grève de Pors ar Bago, entre Run Losket et le Port, est une zone d'échouage commode pour qui veut caréner ou hiverner son bateau sans surveillance. Volontairement échoué en douceur sur le sable vaseux à marée haute d'équinoxe, le bateau restera au sec pendant six mois jusqu'à la marée d'équinoxe suivante. Le tout, sans aucun risque que les amarres se rompent !

Mais les aléas de l'existence font qu'il arrive un jour que ce soit le marin qui, le premier, rompe ses propres amarres... le bateau, orphelin, devient une épave qu'aucun patron ne réclamera plus. La mer prend alors tout son son temps pour effacer jusqu'au souvenir du bateau. Témoin, cette épave sur la rive de Run Losket.



L'épave en 2008



L'épave en 2018. Sic transit gloria mundi...

Amers

Il n'y a guère que deux amers remarquables sur Enez Veur que l'on puisse apercevoir d'une petite embarcation : Men Caezr, grand rocher qui semble un "sphinx" assis sur l'eau à la pointe extrême du Corbeau" (Enez Vran) et Ty Gward (le corps de garde). Mais depuis la mer ils disparaissent rapidement à la vue pour peu qu'il y ait un soupçon de brume par manque de contraste avec la côte rocheuse de même couleur.

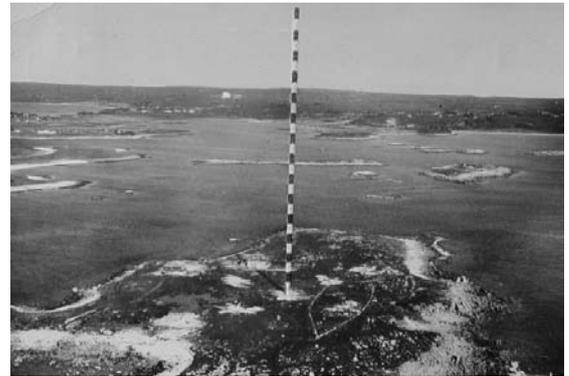


A la pointe d'Enez Vran, (l'île du Corbeau), le grand rocher Men Caezr semble un sphinx posé sur l'eau qu'il domine de 15 m à marée basse. Au loin, sur la gauche, le récif de "la Rieuse" (Ouerser) où se joue le dernier acte du pirate de l'île Lern.



Point culminant d'Enez Veur, l'amas rocheux du "Corps de garde" (Ty Gward). L'abri des douaniers a disparu.

Et puis, une année, apparurent ensemble une grande aiguille haubanée de fer rouge et blanc, dressée vers le ciel sur l'île Losket et une grosse boule blanche se détachant sur le vert des ajoncs de la lande de Pleumeur.



Le pylone de l'île Losket.



Le radôme de Pleumeur-Bodou.

La grosse boule, le "radôme", abritait la grande oreille (antenne cornet) qui écoutait les premiers satellites de télécommunication. Le pylône métallique, rouge et blanc, d'une hauteur de 200 m comportait un émetteur destiné à caler l'azimut (l'orientation) de la grande oreille.

Ma génération aura assisté à la première émission transatlantique relayée par le satellite Telstar et commentée en direct par Jacques Sallebert depuis le sommet de l'Empire State Building en 1962 ! Le satellite à défilement ne restait qu'un quart d'heure environ au dessus de l'horizon. On ne pouvait simplement pas imaginer que seulement 7 ans plus tard, les images viendraient de la lune où s'imprimaient les premiers pas humains !

Le pylône, devenu inutile à la suite des progrès techniques, a été démantelé après 3 décennies. L'antenne cornet a été supplantée par des antennes paraboliques en plein air. Elle peut toujours être admirée sous le radôme érigé en musée. Elle en vaut la peine.

La station de Pleumeur captait puis retransmettait au reste du continent les émissions transatlantiques émises depuis Andover (Massachusetts). Pendant quelques années, il y eut dans la région un afflux d'ingénieurs et techniciens qui s'y établirent. On pouvait penser que le Lannionnais serait destiné à devenir la Silicon Valley française. Il n'en fut rien. Il y eut à cet état de fait, sans doute, de multiples causes. Alors que des autoroutes relient la capitale "aux quatre coins de l'hexagone", il est permis de songer que si la République Française avait daigné doter le "far-West" breton des voies de circulation et de quelques infrastructures indispensables à toute industrie de pointe, peut-être en eut-il été autrement ? Comment comprendre, en 2018, que la Nationale 12 ne soit toujours pas devenue l'Autoroute A12 Paris-Brest ?

Un jour sombre, enfin, surgit un autre amer à l'horizon de Enez Veur, cette fois à Trébeurden. On l'a surnommé "le chicot", le "chancre", et de bien d'autres noms d'oiseau encore. On serait en droit de se demander par quelles aberrations (? D'autres termes bien plus désobligeants m'étaient d'abord venus spontanément sous la plume) permis et autorisations divers furent-ils délivrés pour autoriser l'édification au cœur de ce petit port breton d'une sorte de gratte ciel pour appartements luxueux...dont personne semble-il ne voulut, Injustifiable, inutile, laid. Indestructible, il constitue en fin de compte un remarquable amer dans le panorama. Mais j'ai estimé qu'il ne mérite pas une photo-souvenir.

D'autres amers n'apparaissent que la nuit tombée : les phares ; ils ne sont pas établis sur l'Ile-Grande,

mais sont inséparables de son horizon marin. Les trois éclats de l'Ile aux Moines aux Sept Iles, répondent au "point-trait" des Triagoz tandis que la bouée de Bar ar Gall égrène obstinément ses 9 éclats.

Vie sociale

La messe du dimanche était un événement social majeur. Dès les premiers battements de la cloche on voyait les fidèles se précipiter vers l'Église St-Marc et s'abattre tels une nuée de grands oiseaux noirs. Les fidèles, dans leur écrasante majorité, étaient des femmes ; veuves très souvent, mais en deuil tout le temps de quelque parent, elles faisaient penser à de grands corbeaux, avec, comme seule touche de blanc, leur Toukenn, cette petite coiffe de tous les jours typique du Trégor, très simple et sans dentelles, avec ses deux petites cornes pointant vers l'avant de part et d'autre du visage.



La Toukenn

Les Ile-grandaises chantaient avec ferveur la grand-messe dans un dialecte mi-latin, mi-breton qui aurait de quoi intriguer les linguistes. Fin d'une génération : elles disparurent en une dizaine d'années.

Le curé de l'époque avait également fini par quitter les ordres. Victime, sans doute, d'une antique coutume qui voulait que les familles casent leurs cadets dans les ordres sans leur demander ni leur avis ni exiger d'eux une ferme vocation...

Son successeur, le Recteur Jean Conan, homme de forte trempe, ancien aumônier de marine, repose à gauche de l'entrée actuelle de l'Église. Il a entièrement restauré l'édifice, donnant au chœur sa

sobre élégance médiévale. Il a ouvert son église à des concerts publics. Quiconque a eu la chance d'entendre dans les années 80-90 ce groupe régional "les Tregeriz" n'a pu oublier la voix à la fois cristalline et chaude de la soliste accompagnée par la harpe celtique et la flûte à bec. Son interprétation de l'admirable chef d'oeuvre de François Budet "*Loguivy de la mer*" est inoubliable.

Mais, à part les rencontres inévitables à l'église, il semble que les Îliens ne se fréquentaient guère. Outre le "quant-à-soi" breton, j'ai ouï dire que la population se répartissait entre ceux qui habitaient "le bout du bas", et ceux qui habitaient le "bout du haut" ...et que les deux ne se mêlaient pas souvent.

Sauf, peut-être, pendant les mois d'été où se tenait à intervalles, une séance de cinéma dans un local, sorte de garage, situé en contre-bas du mur de l'école. Dans un monde encore sans télévision, c'était forcément un événement !

Commerces et tourisme

On a peine à imaginer qu'un si petit village ait pu abriter autant de commerces qui ont presque tous disparu au fil des années. La rareté des moyens de transport imposait de vivre sur soi.

Lorsqu'on arrivait à l'Île Grande ayant franchi le pont on gravissait la côte qui mène au bourg et l'on tombait juste devant "chez Maria", actuellement le "Bar des Triagoz" tenu par Pascal.



Le Bar des Triagoz, anciennement "Chez Maria"

Maria était à elle seule une institution. Elle tenait boutique d'alimentation générale, bazar, buvette, en un mot l'ancêtre des supérettes. Difficile de vivre sans passer chez Maria, qui devenait ainsi un peu un centre de rencontre pour les Îliens. Le bourg comptait aussi une poste, une boucherie, une

mercerie (les femmes tricotaient par économie et brodaient par plaisir). Dans la petite ruelle descendant vers Run losket le long de l'Hôtel de Bretagne, Angèle tenait le petit bar-tabac. Son mari, Droumaguet, conduisait le "Car Vert" , seul transport collectif qui reliait l'Île Grande à Trégastel, Trébeurden et Lannion. C'est qu'en un temps où très peu possédaient une automobile, on venait à l'Île Grande par le Paris-Brest. Changement à Plouaret pour la "Micheline". Débarquement à Lannion puis réembarquement dans le Car Vert.

Bien entendu, le tourisme tendait à se développer au cours des décennies d'après guerre. Mais c'était un tourisme de nature très différente de celui d'aujourd'hui. Il existait deux hôtels sur l'Île : l'Hôtel des Rochers et l'Hôtel de Bretagne. Il leur fallait offrir des formules de pension complète car le touriste (l'estivant, comme disaient les Bretons) était en somme captif (mais consentant) de l'Île. Aussi venait-il au minimum pour deux semaines, le plus souvent pour un mois plein.



L'hôtel des Rochers



L'Hôtel de Bretagne

J'ai très bien connu l'Hôtel de Bretagne, tenu par Jean et Jeanne Brinterc'h. Le bâtiment a été construit, sans architecte, par Jean Brinterc'h avec

les pierres extraites de sa propre carrière située à la droite de Pors Gwenn. Le front de taille impressionnant en bord de mer délimite une sorte de piscine naturelle à marée haute.



Une partie de la carrière de Jean Brinterc'h. A marée haute, une vraie piscine, dans laquelle les jeunes aiment plonger depuis le sommet de l'ancien front de taille.

Retraité, Jean Brinterc'h gérait l'hôtel et son petit bar. Jeanne était l'âme de la cuisine. On se régalaient en pension à l'Hôtel de Bretagne. Légumes frais du potager que Jean arrosait de l'eau de sa pompe et qu'il fertilisait à grandes fourchées de goémon séché. Le homard était au menu tous les dimanches. Après le dîner, il était de tradition que les pensionnaires se rendent à pied sur la plage Saint-Sauveur ; les plus acharnés poussaient jusqu'à Kastel Erek pour s'assurer que le soleil disparaîtrait bien sous l' horizon...on ne sait jamais...

Les mœurs touristiques évoluant, les deux hôtels ont fermé, faute de successeurs. Durant les décennies 1970, 1980 et 1990 s'étaient ouvertes bien des crêperies dans le bourg. Il y eut quelques années de "gloire", mais toutes ont fermé. Comme les hôtels, le caractère saisonnier de ces activités en un lieu situé à l'écart des grandes voies de passage, les a condamnées. Heureusement, le Bar des Triagoz maintient une salubre et saine animation avec son ambiance sympathique, ses crêpes, ses menus et ses soirées à thème.

Les métiers.

Je ne reviendrai pas ici sur l'histoire générale des carrières, la grande affaire de l'île Grande, traitée ailleurs¹. Les grandes carrières, comme celle de Kastel Erek qui abrite maintenant la LPO, avaient

pratiquement cessé leur activité dans mon enfance. Mais on voyait encore, çà et là quelque ouvrier maniant la masse et le burin pour tailler des pavés. Les plus doués atteignaient, paraît-il, une production de 120 à 150 pavés par jour ! On sait que le granit gris local a bordé les trottoirs du Paris Hausmannien.

Mais, les derniers ouvriers étaient discrets. En fait, on les entendait plutôt que de les voir. Sur les chemins de lande, on percevait le son clair et rythmé des coups de ciseau attaquant le granit.

Grâce à Maryvonne Le Goff dont il fut le condisciple à l'école, je pus recueillir en 2008 les souvenirs de Maurice Roïc, le dernier patron de la grande carrière "du Dolmen"² et, probablement, de toute l'île Grande. Je lui laisse ici la parole.

" On travaillait du lever au coucher du jour. On partait avant le lever du jour pour être à l'oeuvre.

On arrêtais à la première étincelle repérée par le chef de chantier. Au jour, les étincelles provoquées par le burin sont invisibles. Elles ne se révèlent qu'à l'obscurité...La journée d'été était de 10 h.

Les quarts pour changer de poste étaient fixés par une boîte de conserve emplies d'eau munie d'un trou, réglé avec une allumette !

.....

Les outils devaient être reforgés trois fois par jour...

.....

Deux choses ont condamné les carriers. L'asphalte qui a remplacé les pavés. Ce choc là aurait pu être accepté. Mais une loi votée sous Mitterrand en supprimant les aides à la construction a donné le coup de grâce. En Bretagne, on était plus ou moins obligé d'avoir des entourages de fenêtre et de portes en granit. Cette ressource disparue, le sort était scellé.

.....

Éclats de pierre dans l'oeil.

On le faisait tomber sur une feuille blanche. Le médecin disait : "Cela fait cher le kg, compté tenu du prix de l'intervention."

¹Voir sur ce site : <http://www.ile-grande.bzh/toponymie-et-histoire-de-l-ile-grande/>

² En partie comblée, située dans une propriété privée, la grande carrière n'est ni visible ni accessible depuis la route. Mais des photos aériennes permettent d'en mesurer l'étendue.



Ramassage du goémon.

Dans notre enfance, on pouvait quelquefois apercevoir les derniers goémoniers, ultimes vestiges du XIXe siècle. Vieille charrette de bois vermoulu tirée par un aussi vieux cheval, ils s'arrêtaient parfois vers Pors Gelen où ils chargeaient les algues abandonnées après une tempête ou une très grande marée.

Étalées sur la lande, les algues séchaient à l'air et au soleil. Une longue mais étroite tranchée (le four à soude) était creusée, garnie de pierres, dans laquelle on allumait un feu vite recouvert de goémons. Quelques heures plus tard, non sans avoir constamment remué les braises, on pouvait laisser refroidir pour recueillir les pains de "soude". C'est, en réalité, ce qu'on appelle des "cristaux de soude", du carbonate de sodium, l'un des produits de base de l'industrie chimique. Je ne suis pas certain qu'il y ait eu un four à soude à Pors Gelen même. De toute façon, le temps, les marées, les tempêtes, auront peu à peu démantelé le bord de la dune. J'en ai peut-être encore vu des traces sur Morvil. Les cendres d'algues étaient aussi très recherchées comme source d'extraction de l'iode. Ce sont les guerres sanglantes du second empire qui ont révélé l'intérêt de l'iode dissous dans l'alcool (notre teinture d'iode) pour limiter les infections dont mouraient les soldats blessés plus souvent que de la blessure même. C'était le premier, et longtemps le seul, antiseptique connu.

Dans les années 60-70, des marins-pêcheurs s'activaient, certes, mais comment les distinguer des bretons du littoral venant s'approvisionner à la mer et à la grève? La pêche était une seconde nature, voire un second métier pour beaucoup d'entre eux. Ils n'ont pas, à ma connaissance, constitué d'industrie à l'île Grande. Au cours des siècles, la mer a certainement sauvé nombre de Bretons du littoral de la famine. Mais chercher sa subsistance à la grève a longtemps été invouable.

Jusqu'à une époque assez récente, mouillait encore à Pors Gelen un petit bateau bleu doté d'une minuscule cabine de barre. De retour de pêche, le patron apprêtait ses prises sur la cale. Les tripes allaient aux goélands qui tournoyaient au dessus des têtes en vociférant. Les baudroies, (pudiquement rebaptisées "lottes") étaient proprement décapitées pour que leur aspect effrayant ne fasse pas fuir l'acheteur. Mais le patron prélevait soigneusement les joues...

Polmar, de sinistre mémoire

Mars 1978. Le pétrolier "Amoco Cadiz" s'échoue devant Portsall, se brise, et vomit son chargement. Marées, vents et courants poussent ce poison vers l'est, vers les Côtes d'Armor. L'île Grande et ses environs qui forment un promontoire à l'est de la baie de Lannion reçoivent de plein fouet la marée pestilentielle. La nouvelle annoncée par la radio, reprise avec quelques images par la télévision, plonge tous les amoureux d'Enez Veur dans la consternation et le désarroi. Les congés scolaires de Pâques commencent à peine. Sans hésiter, avec ma femme et mon fils âgé de 5 ans, je quitte la région parisienne pour aller constater l'étendue de la catastrophe *de visu*. Dès les hauteurs de Pleumeur-Bodou l'air se charge de relents de pétrole. L'odeur s'intensifie tout au long de la descente vers Penvern pour devenir insoutenable parvenus à l'île Grande.



Polmar ! Grève entre Ker Jagu et Pors ar Bago. En arrière plan, Kichen ar Mor, la maison des Brinterc'h.

Pauvres volontaires anonymes en ciré, comment espérez-vous nettoyer à mains nues les recoins des rochers ? Sur la grève de Toul Enez, vous balayez sans relâche une boue putride. Eternel recommencement, tâche inhumaine dont on n'aperçoit pas la fin. Vous portez à la station de la LPO de Kastel Erek quelques oiseaux mazoutés

survivants provisoires, apeurés, incapables de comprendre ce qu'il leur arrive.

Il faut ravalier des larmes de désespoir et de rage et creuser, creuser encore des fosses, rendues étanches par de vastes bâches de plastique, dans lesquelles on mêle les déchets pétroliers avec de la chaux pour solidifier ces scories immondes avant de les combler avec le sable local. Touristes d'aujourd'hui, vous ignorer au dessus de quoi vous marchez...Mais, je vous en conjure, mettez chapeau bas au souvenir de tous les anonymes qui ont combattu la peste noire des temps modernes.

Contre toute attente, la vie a rapidement pris le dessus. Trop rapidement sans doute, car l'oubli est très vite venu. Dès l'été suivant, les "touristes" recommençaient à envahir les grèves dont il faut maintenant ratisser un hectare pour recueillir un seau de coques, alors que quelques mètres carrés suffisaient naguère. Et ce même hectare sera ratisé de nouveau et encore par ceux qui leur succéderont entre juin et septembre, de semaine en semaine ! Et cela s'est répété sans relâche depuis...

Au cours de mes plongées j'ai bien pu constater que l'environnement était redevenu propre, en apparence....Certes, mais cette propreté était maintenant celle d'un désert ! Les régions littorales sont les pouponnières de la faune marine. Les poissons ne se reproduisent pas en pleine mer, non plus que les mollusques. Les frayères avaient été dévastées. Plus un poisson visible, par manque de nourriture. Depuis cette époque, je n'ai plus revu un seul oursin, alors que dans mon enfance, il fallait s'épiler la plante des pieds au sortir de l'eau...

Nul besoin d'être un "écologiste" militant pour penser que le bon sens aurait voulu qu'on décrète, sur toutes les côtes souillées, un moratoire de trois à cinq ans, sans pêche côtière ni pêche à pied, afin de laisser à la faune et à la flore littorales une chance de se reconstituer. Je crains que cela n'ait pas même effleuré les esprits. L'intérêt économique à court terme des hommes a prévalu sur la survie à long terme de la faune et de la flore de nos côtes.

Drames et légendes

Charles Le Goffic (1883-1932), ce chantre du Trégor, situe à l'île Grande l'action de son roman "Le pirate de l'île Lern". Le prologue est à la chapelle de Penvern, l'épilogue est en mer, au récif

de Ouerzer (la Rieuse) au large du Men Caezr à la pointe du Corbeau. L'île Lern n'est autre que l'île au(x) Renard(s).

Lors de la démolition de l'ancienne chapelle Saint-Sauveur, Charles Le Goffic a récupéré quelques belles pierres qu'il a incorporées dans le balcon tourné vers la mer de sa maison de "Run Ruz" à l'entrée de Trégastel.



L'ancienne chapelle Saint-Sauveur



Les pierres du balcon de la propriété de Charles Le Goffic à Run Ruz proviennent de la chapelle Saint Sauveur.

Au cours de l'été 1995 mon fils Philippe et moi-même avons fait connaissance de Monsieur et Madame Leroux, voisins de la maison de Kichen ar Mor que nous habitons rue du Port à l'île Grande. Madame Leroux (née Hélène Baudour) nous apprend l'existence d'une Gwerz qui raconte le naufrage survenu sur la grève de Goulmédec au large de Bringuiller le 14 février 1844.³ De retour des 7 îles où elles avaient récolté du goémon, deux gabares rentraient sur Penvern. Le choix d'un mauvais raccourci à la nuit tombante fut fatal à l'une des gabares qui se fracassa sur les rochers. Il y eut 15 noyés. Ils auraient péri même par mer calme : aucun marin ne savait nager à cette époque.

³ Le texte bilingue de la Gwerz est publié dans "Pleumeur-Bodou, chronique d'une commune trégorroise" par Y. Lageat et Y. Garlan, Edité par la Municipalité en 1994.)

A un âge avancé, Mme Leroux psalmodiait de mémoire cette Gwerz d'une voix assurée. Son interprétation aux accents passionnés et lancinants constitue un document d'authentique culture bretonnante saisie sur le vif⁴

Les Quatre Vents et l'Allée couverte

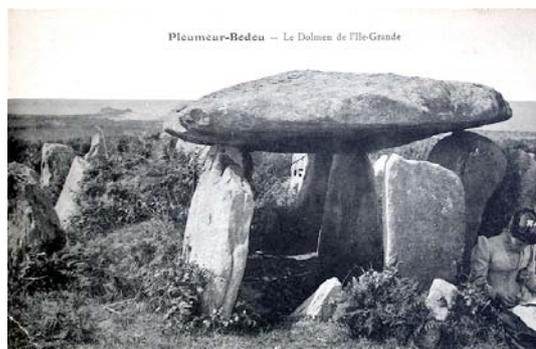
Ce hameau du "bout du haut" pris sur une lande d'ajoncs épineux, à l'écart des principales voies de circulation, est établi sur la partie la plus élevée de l'île (pensez-donc, 34 m !). C'est "les hauts de hurle-vent" de l'île Grande. Il faut, pour vivre ici à l'année, avoir l'âme chevillée au corps ; bref, être Breton de pure eau. Marie-Yvonne Le Goff est de cette trempe. Pinceaux en main, chaque année, elle entretient, peint et repeint, les portes et volets malmenés par l'air salin des deux maisons qu'elle met en location, de juin à septembre, pour des habitués, amoureux d'Enez Veur. Après la disparition des Brinterc'h il fallut quitter Kichen ar Mor et, pendant 16 années, je fus le fidèle locataire de Maryvonne Le Goff avec qui nous nouâmes une durable amitié. Qu'elle soit saluée ici. Ses pêches à la palourde restent mémorables !

Les Quatre Vents, c'est aussi "Le Dolmen", petite allée couverte, plutôt bien conservée, établie sur ce point culminant de l'île. Comme toutes ses semblables, il s'agissait d'une tombe collective. Elle possède encore (ce qui est assez rare) un "péristalithe", c'est à dire une deuxième rangée de pierres qui en font le tour et dont la fonction était de retenir en place le tumulus (de terre) ou le cairn (de pierraille) qui la recouvraient au Néolithique (-5 000 à -2 000 dans nos régions).

On n'en voit plus aujourd'hui que le squelette. Pierraille et gazon de couverture ont constitué de faciles carrières à ciel ouvert pour les générations chrétiennes qui en avaient oublié (ou maudit) la signification et la fonction.

Le dolmen de l'île Grande s'écarte à 70° du Nord vers l'Ouest. Cette orientation, courante dans le Trégor, ne correspond à aucune orientation solaire particulière (solstices, équinoxes). Elle a fait l'objet

d'études approfondies étendues à tout le mégalithisme européen⁵.



Le Dolmen...hier. Notez le costume de l'élégante en train de lire, en bas à droite.



Le Dolmen aujourd'hui.

Il n'est pas bien difficile d'imaginer comment les néolithiques ont construit le dolmen. Le granit du Ty Gward présente des failles et une stratification dues à l'érosion particulièrement favorable à l'extraction de dalles. Des coins de bois sec, enfoncés dans les fissures à coup de masse étaient ensuite mouillés ; ils gonflaient et faisaient éclater la roche.

Le transport n'était pas un gros problème car Ty Gward, distant de 200 m environ est en surélévation. Les dalles pouvaient être aisément glissées sur des rouleaux vers l'emplacement choisi

⁵ Le lecteur (-trice) intéressé(e) peut se reporter à "Directions astronomiques canoniques des sépultures mégalithiques de Bretagne et de l'Europe atlantique" Bull.Soc.Préhist.Française. 2009.Consultable et Téléchargeable à l'URL suivante : <https://drive.google.com/file/d/0B3YCTz7ghXfUNDAwNzM3MjItZWYwNC00YzhmLTg4ZWItYTkxOTUwYWwNmNzJl/view?usp=sharing>

⁴ On peut écouter l'enregistrement sur ce même site : <http://www.ile-grande.bzh/helene-interprete-de-la-gwerz/>

pour édifier la tombe. Cependant, comme il fallait des troncs d'arbre, il est évident que la flore de l'époque devait être différente de celle d'aujourd'hui. Toutefois, les dalles ont tout aussi bien pu provenir du sous-sol local. Des affleurements sont visibles, çà et là, sans oublier que la grande carrière Roïc était à deux pas.

Devenu sédentaire, l'Homme du néolithique conservait ses défunts auprès de lui, leur édifiait ces tombes spectaculaires et leur rendait sans doute des cultes. On est en droit de penser que la tombe des ancêtres devait à la fois être extérieure au village et suffisamment proche pour y rendre les cultes. Enfin, il était utile qu'elle fût visible de loin de façon à affirmer à l'étranger de passage, la noblesse et la puissance de la communauté.

Mais cette communauté, ce village, où pouvait-il bien se trouver ? Il n'existe aucune certitude, faute de vestiges matériels. Mais on peut se faire une petite idée des conditions qui devaient être réunies pour une colonisation durable.

Au néolithique, le niveau de la mer était à environ 10m plus bas que de nos jours. Cela signifie que le rivage se trouvait à peu près à la pointe de Morvil. Toul Gwenn, la passe de Pors Gelen, Landrellec, délimitaient une vaste plaine littorale. L'étendue cultivable était largement suffisante pour nourrir une communauté néolithique. Encore fallait-il disposer d'eau douce à proximité du village. Cette question m'a préoccupé longtemps, mais en fait, la solution est à portée de main.

Jean Brinterc'h arrosait son potager avec l'eau douce de sa pompe à main qui puisait l'eau à moins de trois mètres de profondeur. Pourtant son jardin jouxtait la grève. J'ai connu la pompe publique qui était disposée sur la rue qui mène à Run Losket. Le vieux lavoir, récemment dégagé de la végétation où il se faisait oublier, était évidemment alimenté par une source d'eau douce ; il est établi au niveau de la grève ! A droite du pont, près de Toul Gwenn, le puits de Puz ar Moal atteste aussi la présence d'eau douce sur le rivage. Sans doute existe-t-il encore d'autres endroits qui me sont inconnus, mais, clairement, l'eau douce ne manquait pas et rien ne s'opposait à la colonisation de la région.

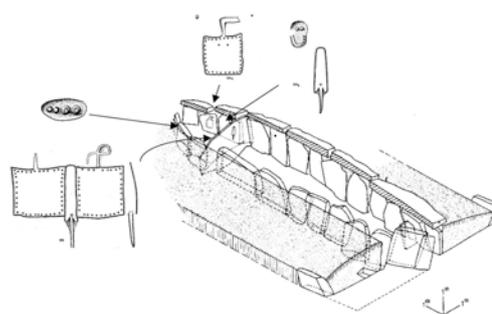
Quel dommage de songer que les traces éventuelles de ce (ou ces) village sont recouvertes par plusieurs mètres de sable, déposés par la mer tout

au long des millénaires de sa remontée au niveau actuel.

On ne peut refermer ce chapitre sans rappeler également la splendide allée couverte située un peu avant l'entrée de l'île Grande.



La très belle allée couverte de Prat ar Menhir, (ou Prajou Menhir) entre Penvern et Ile Grande.



Plan de l'allée couverte de Prat ar Menhir, entre Penvern et Ile Grande. Noter la cellule terminale avec les motifs gravés. (D'après J. L'Hellgouach)

Elle est assez célèbre parmi les préhistoriens car elle est une des rares à avoir conservé une "cella" terminale, petite chambre difficile d'accès mais comportant des gravures sur presque tous les orthostats. Enfant, j'ai découvert par hasard, mais avec émerveillement ces gravures que rien ne signalait. Elles sont aujourd'hui, hélas, pratiquement effacées. Arrosages intempestifs, marquage à la craie ou, plus grave encore, grattage à la pierre pour accentuer le contraste de la photo "touristique", ont eu presque raison de ces œuvres qui avaient survécu 6 000 ans avant de nous parvenir.

Epilogue : les pierres reposées

Il me faut maintenant de reposer ces pierres, que je me suis permis de soulever un temps pour en laisser échapper quelques bouffées de souvenirs...

S'il a fallu environ 6 millénaires pour estomper les gravures de l'Allée couverte, la durée d'une seule vie d'homme aura, hélas, suffi pour assister, sur la côte d'Enez Veur, à la disparition d'un petit échantillon de paradis terrestre.

A mesurer les changements, on se demande quelle malédiction frappe l'Homme pour qu'il détruise tout ce qu'il touche ou qu'il veut simplement observer ?

Laissons modestement à un grand homme le soin d'une conclusion qui condense nos soucis et nos espoirs



« Nous n'héritons pas la Terre de nos ancêtres, nous l'empruntons à nos enfants »

- Antoine de Saint-Exupéry

.....et dont l'Humanité devrait faire l'un de ses tout premiers impératifs catégoriques.

-o-0-o-

Kenavo !

*Daniel Lavalette,
Novembre 2018*